

un

« Cette émotion appelée atelier »
Philippe Berthaut

deux

Atelier recherche n°7, avril 2003
Invités Odette et Michel Neumayer – GFEN
Marseille

- « Faire de l'écriture un bien partagé »
- Dans les années 70...
- À propos de « *Comme un autre dans la ville* »
- Un réseau d'écriture est un réseau d'échanges.
- Les textes d'auteurs dans l'atelier d'écriture
- Entrée en matière... Faire un tour dans l'Histoire ?

« *Dans les parages d' Henri Michaux* », dispositif d'écriture par Odette et Michel Neumayer

- Détail des quatre étapes
- Discussion

À propos de... Filigranes

Autres références bibliographiques

« *Dans les parages d' Henri Michaux* », textes issus du dispositif

huit

Atelier recherche n°8, mai 2003
À bâtons rompus...

« *Poussière des astres* », dispositif d'écriture par Phillippe Berthaut

« *Poussière d' image* », textes issus du dispositif

« Le Pays Mur », dispositif d'écriture

douze

Atelier recherche n°9, juin 2003

- Constats et avants-projets 2004
- « *Fragments de guerre* », dispositif d'écriture d'un photo-récit par Philippe Berthaut
- « *Fragments de guerre* », textes issus du dispositif

dix-neuf

« Le Pays Mur », textes issus du dispositif

Une publication de la Boutique d'Écriture du Grand Toulouse

Hôtel de Ville - 31170 Tournefeuille

Tél. 05 62 13 21 52 - Fax 05 62 13 21 61

Directrice de publication : Dany Buys

Rédaction en chef : Valérie Griffi

Rédaction : Geneviève Rojzman

Comité de rédaction : Caroline Durand,

Jean-Noël Soumy, Philippe Berthaut,

Astrid Salado

Maquette, réalisation : (deluxe

Cette émotion appelée atelier.

Ce trimestre a été marqué profondément et je crois durablement par la journée de travail du 5 avril conduite par Odette et Michel Neumayer. Nous y étions fort nombreux dans cette salle du Centre de Loisirs de Brax à nous laisser guider en toute confiance dans les plis des dispositifs

proposés pour qu' advienne le geste d' écrire. Mais il ne s' agit pas seulement d' avoir des dispositifs qui fonctionnent, encore faut-il savoir les faire accepter et là une sorte de magie s' opère (ou ne s' opère pas) faite d' attention aux autres, d' intuition des autres. De là une certaine euphorie que nous avons tous déjà vécue en atelier. Cette journée fut donc remarquable sur tous les plans et nous a renforcé dans notre conviction qu' une mise en commun régulière de nos pratiques ne peut que nous enrichir. Je pense qu' à l' avenir, la place et le rôle de l' animateur d' atelier devront être approfondis. À trop parler d' écriture on risque d' oublier que ce sont des hommes et des femmes qui en assurent le passage.

note(s) #03

C' est Nathalie Marty qui, lors de la rencontre de juin a remis au centre de nos débats l' animateur en nous interrogeant tout à trac : Avez-vous le trac avant l' atelier ? Et là, chacun se mit à dévoiler ses peurs, appréhensions, tremblements, dévoilant une certaine fragilité que l' atelier permet de vivre simplement. Nous savons bien que lire son texte n' est pas neutre et qu' à travers lui c' est nous qui nous offrons à être lus par les autres. Mais en atelier chacun peut laisser voir ses failles presque sereinement. Ce n' est pas non plus de l' art-thérapie, seulement de l' émotion. Cette émotion appelée poésie disait Pierre Reverdy. Nous pourrions reprendre en écho Cette émotion appelée atelier. Ce numéro fait aussi la part belle aux textes issus des différents dispositifs proposés en mai et juin. D' abord parce que se sont de très beaux textes, illustrant à merveille la diversité et la force des écritures individuelles à partir d' une contrainte collective, ensuite pour affirmer que les textes écrits en atelier ne sont pas que des simples échafaudages pour des écritures à venir.

Philippe Berthaut

Avril 2003 « Faire de l'écriture un bien partagé »

invités

Invités de l'Atelier Recherche : **Odette et Michel Neumayer**, GFEN, Marseille

Membres du Groupe Français d'Éducation Nouvelle, Odette et Michel Neumayer ont été enseignants et formateurs d'enseignants dans l'Éducation Nationale. Depuis de nombreuses années, ils mènent de front une activité de concepteurs d'ateliers d'écriture et d'analystes du travail. Ils interviennent actuellement en formation de formateurs, en animation d'ateliers d'écriture et pilotage de projets d'écriture en milieu professionnel et autres.



Dans les années 70...

Odette Neumayer : Dans les années 70 il était question de vivre autrement, de vivre mieux, de changer la société humaine. Il ne s'agissait pas de former des écrivains mais faire vivre quelque chose, explorer ce que résume aujourd'hui le « tous capables » du GFEN. Ce que je suis se construit, se révèle au contact des autres : groupe, auteurs, plasticiens...

Odette Neumayer se souvient des tous premiers ateliers dans le cadre du Groupe Français d'Éducation Nouvelle (1977-79) dans les rues d'Avignon, pendant le festival, où il s'agissait d'inventer rapidement le matin des dispositifs d'écriture mis en œuvre l'après-midi...

À propos de « *Comme un autre dans la ville* »

Odette et Michel Neumayer : L'ouvrage « *Comme un autre dans la ville* », publié en 2002 par la Bibliothèque Hors les murs (BHM, Hôtel de Ville, 04000 Manosque) est un projet que nous avons conçu et accompagné, sur la base d'un travail en réseau.

Un réseau d'écriture est un réseau d'échanges.

Odette et Michel Neumayer : Nous avons constitué un réseau avec plusieurs classes de collège, un centre social, une bibliothèque hors les murs, un centre d'hébergement,... en tout une douzaine de structures.

Le comité de pilotage était formé de personnes membres de chacune de ces structures, ayant participé à nos ateliers et pouvant en adapter les propositions à leurs publics.

Les écrits de l'ouvrage ont été proposés après un an de travail en commun autour du thème de l'« alien », cet étranger, cet autre qui arrive dans une micro-société (en l'occurrence collège, centre d'accueil, etc.) : qu'est-ce que cet alien déclenche dans ce milieu organisé par des règles, des habitudes... ?

En ce qui concerne les « retours » sur les textes, on part du principe de la « relance bienveillante » : il s'agit de voir ce qui est bien, c'est-à-dire « bien pour moi », qui propose la lecture du texte. Car, moi écrivain, je peux dire ce qui marche, ce qui fonctionne déjà dans leur travail, en plus, évidemment de ce qui est en cours, du potentiel... Dans ce groupe de pilotage les animateurs écrivent en même temps que les participants, c'est le choix qui a été fait :



c'est à partir de leur expérience personnelle de l'écriture qu'ils pourront intervenir auprès de leurs publics, inventer autre chose...

Pour plus de précision sur ce travail voir l'introduction de l'ouvrage ou le site écriture partagée (lien avec le livre du livre).

Les textes d'auteurs dans l'atelier d'écriture

L'Atelier Recherche : Utilisez-vous des textes d'auteurs dans l'atelier ?

Odette et Michel Neumayer : Comment avoir une relation aux auteurs qui ne soit pas aliénante ? Comment introduire du « patrimoine », sans faire du pastiche, de la parodie « à la manière de »... ?

On reproche au GFEN de ne pas initier les enfants au patrimoine. C'est le pire reproche...

Car il s'agit justement de comprendre dans quelle filiation on est, soi. Non pas imiter un auteur mais pouvoir se reconnaître en lui. Et voir ce qu'il y a d'incommensurable dans notre écriture et dans celle de l'auteur.

Il s'agit d'entrer dans l'atelier du créateur... H. Michaux, qui est aussi peintre, plasticien, dont nous proposons la lecture de quelques fragments, tirés de *Plume*, fait partie des auteurs que nous aimons... Je pourrais citer Kafka, Perec, Proust, Aragon, Calvino, Queneau...

Nous proposons donc aujourd'hui des textes de Michaux... Il ne s'agit pas d'« admirer le grand Michaux »... Il nous donne des outils pour écrire. Dans « *Émergences-résurgences* » Michaux dit des choses sur sa conception de la création : le voyage comme exploration de ce qui n'existe pas encore, pour nommer, et, du coup, faire exister. Écrire ce n'est pas s'exprimer, aujourd'hui, c'est nommer. Se colleter avec l'écriture fragmentaire et les constructions du lecteur : celui-ci doit être actif pour écrire le texte interstitiel...

L'atelier a commencé : c'est le moment où sont annoncées les pistes, les orientations, les questions qu'on s'est posées. C'est une problématique d'écriture. Pas un objectif, une question.

Entrée en matière... Faire un tour dans l'histoire ?

Odette et Michel Neumayer : Puisque nous sommes tous concernés par cette idée de « réseau », c'est l'occasion de faire le point, pour soi, mais aussi pour connaître l'autre, pour faire connaître des éléments de soi qui nous semblent importants à donner.

- Sur trois feuilles différentes, noter trois moments importants de notre relation à l'écriture, la lecture et l'animation d'ateliers ; pour chacun de ces trois moments mentionner une date, un nom, un lieu, une problématique.

- Ces trois colonnes seront affichées. Il s'agit d'entrées possibles, de points de départ. Une fois les documents affichés chacun prélève parmi eux ce qui, en lui, fait écho.

- Mise en commun des fragments ainsi relevés qui constituent déjà un premier texte personnel.

Relevé des fragments

Écrire c'est partir ailleurs / L'histoire personnelle liée à l'histoire collective / Quand j'écris ce sont les autres qui écrivent à travers moi.

Comment faire accepter la multitude de sens possibles à celui qui a écrit « ça n'a pas de sens »? /

Poésie, médiatrice des arts / Laisser une trace. / Le creusement.

Le devenir en groupe / Traduction / Une autre langue / Lecture-traduction

Réflexion-Pratiques / Groupe=diversité / Fenêtre-Imaginaire / Fragments-Créativité / Émotions / Traces

Ça n'a pas de sens / Les fées qui écrivent les autres à travers moi / Pérennité d'une culture en miette / La chambre d'écho / Écriture orale

Puissance des lettres / le masque de l'écriture / ce que l'on a à dire (?) / silence / écriture orale / écrire le lieu / le sens / ponction

« Dans les parages d'Henri Michaux », dispositif d'écriture

Auteur du dispositif : **Odette et Michel Neumayer**

Détail des quatre étapes du dispositif

Étape une) NOMMER.

Il s'agit ici d'inventer des lieux qui n'existent pas à partir de noms de lieux que l'on connaît.

– Établir individuellement en cinq minutes une liste de **lieux** (villes, régions, pays, îles, etc) où l'on est allé ou non.

– Se mettre par deux deux et marier les listes préalablement établies (par exemple, Constantine et Strasbourg donnent « Consbourg »).

– Chaque binôme recopie chacun de ses nouveaux noms sur des bandelettes de papier (feuille A4 coupée en 8) en précisant de quoi il s'agit (fleuve, montagne, volcan, région côtière, etc.).

– Autour d'une « carte » posée au sol (grande feuille de papier où ont été tracés les contours de terres et de mers...) chacun circule librement et y dépose les noms de lieux qu'il vient de créer. En groupe s'élabore un nouveau monde.

– Par groupe de trois. Cinq minutes. Inventer la suite des noms de **peuples** commençant par :

Les Gari

Les Hala

Les Souv

Les Eman

Les Az

Les Ourg

Les Omo

Les Mij

Les Ara

Les Mas...

– Deux planches d'**animaux** sont distribuées. À partir de ces noms inventer deux ou trois autres noms (par exemple, escargot et rhinocéros donnent « escarcéros », scolopendre et girafe, « scolorafe », etc.). Par deux ou trois, cinq minutes.

– Idem pour des noms de **plantes**. Aubernelle, blémandier, caroumin, saulivier...

– **Lecture** des différentes rubriques.

– Choisir un peuple, une espèce vivante, une plante et les situer sur la carte. Sur trois feuilles différentes, écrire en

caractérisant à la manière encyclopédique ce peuple, cette plante, cette espèce... Consacrer environ dix minutes par rubrique.

– **Lecture** (en demi-groupe).

Étape deux) TÉMOIGNER.

Voyageur en nos « lointains intérieurs » (Michaux), nous observons, témoignons, racontons...

À propos de ces choses vues et précédemment nommées, adopter sous la forme de **textes brefs** une **approche particulière**, au choix : de linguiste, d'ethnologue, de sociologue, d'historien, de psychologue, de zoologue, ou de botaniste,... pour dire : « des manières d'être qui auraient leurs lois et l'inquiétante étrangeté du familier. »

Empruntées à Michaux, quelques **formes** que peuvent prendre ces textes :

– Un fait divers

– Quelques jours de ma vie chez...

– Les adieux à... ou de...

– Distractions de malade

– L'étranger parle

Étape trois) TRANCHES DE SAVOIR

C'est tout ce qui, à l'écoute des textes, va être extrait par chacun, nous informant sur soi, sur le monde, scandant provisoirement les temps du voyage, de l'exploration en en préservant l'énigme.

– **Lecture des « textes de témoignage ».**

– **Prélèvement.** Texte laissé devant soi en évidence permettant à chacun des participants de l'atelier d'y prélever en passant ses « tranches de savoir ».

– **Écrire entre les lignes**, une fois ces fragments relevés. Possibilité de disposer à sa convenance ce nouveau texte (feuille A3 disponible pour éventuelle mise en page).

– **Lecture d'un texte d'Henri Michaux** par Michel Neumayer, extrait de *Plume* (p. 220), avant la lecture faite par chacun de son texte :

« *Tout progrès, toute nouvelle observation, toute pensée, toute création, semble créer (avec une lumière) une zone d'ombre.* »

*Toute science crée une nouvelle ignorance.
Tout conscient un nouvel inconscient.
Tout apport nouveau crée un nouveau néant.
Lecteur, tu tiens donc ici, comme il arrive souvent, un livre
que n'a pas fait l'auteur, quoiqu'un monde y ait participé.
Et qu'importe ?*

*Signes, symboles, élans, chutes, départs, rapports, dis-
cordances, tout y est pour rebondir, pour chercher, pour
plus loin, pour autre chose.*

Entre eux, sans s'y fixer, l'auteur poussa sa vie.

Tu pourrais essayer, peut-être, toi aussi ? »

– **Lecture des textes issus de l'écriture entre les lignes**
après prélèvement des fragments.

Étape quatre), LETTRE À HENRI MICHAUX

L'étape IV, qui consiste à répondre à cette lettre d'Henri Michaux (*Tout progrès...*) n'a pu être entreprise par manque de temps.

Discussion

Il s'agit d'une évaluation du dispositif (est-il pertinent ? A-t-il permis d'écrire ? Sur quelles perspectives ouvre-t-il ?...) Échanges aussi sur les processus d'écriture et sur l'idée de faire de l'écriture un bien partagé.

Philippe Berthaut : Quelque chose « prend », mais la question est comment continue-t-on ? Comment passe-t-on de la rédaction de fragments, qu'on maîtrise bien, à l'élaboration d'un texte plus long ?

Odetta Neumayer : L'atelier doit susciter l'envie d'écrire. La sensation d'urgence (qu'éprouve Catherine de Lagabbe) est voulue. On joue sur la frustration. En même temps six jours en résidence c'est merveilleux... L'atelier est un parcours. Il s'agit de s'arrêter avant que ce soit fini, c'est une question de gestion de l'énergie. Vers la fin on commence à en sortir. En atelier on déconstruit. Certains en sortent démolis, n'ont pas eu le temps de se reconstruire. D'où la nécessité de terminer par une analyse.

Jean-Claude Barrère : L'animateur est bien gardien de ce temps de l'atelier, de ce rythme. J'ai besoin d'un temps de reconnaissance de ce que j'ai écrit...

Michel Neumayer : La « part d'énigme » est liée au rythme. La consigne d'écriture est un coup de pouce,... un coup de pied ! Elle doit être non pas « claire » mais « interpellante ».

Alain Deljarrie : Cette rapidité, cette urgence peuvent être vécues comme une absence de respect : on a à peine eu le temps d'entendre le prénom de chacun, on a marché sur la carte du monde, réalisée par le groupe, on n'a pas fini notre texte, on n'a pas lu la fin, etc, et toujours « ce n'est pas grave »... Il y a manifestement un problème concernant la relation au groupe.

Philippe Berthaut : Ce point de vue rejoint celui de l'Art Cru, notamment celui de Cécile Pouyanne (voir Note(s) 2 p. 10) par rapport au groupe... Or, il s'agit d'un atelier d'écriture, on ne peut respecter le rythme de chacun. C'est l'écriture qui est au centre, pas la personne ou le groupe.

Christiane Cassaigne : Ce qui me frappe c'est l'attention, au contraire, qu'Odette a eu pour chacun. Je ne sais pas si vous les avez noté on non, mais vous vous êtes tout de suite adressé à chacun par son prénom...

Christine Jeansous : La frustration vient peut-être de ne pas savoir qui a écrit quoi (par exemple lorsqu'on a affiché les différentes rubriques, lieux, animaux, etc.). Mais je savais néanmoins que cela me serait restitué dans les textes des autres...

Danielle Rojzman : Et si l'on n'a pas le temps de mémoriser les prénoms on mémorise les textes... On incorpore, on s'approprie des choses de ce qui est produit.

Christian Glace : On est « blindés » peut-être parce qu'on est animateur, mais l'on doit rester vigilant par rapport à cette question que soulève Alain Deljarrie.

Michel Neumayer : La question était par où est-on entrés dans le train mis en marche il y a au moins trente ans (sans doute plus...) ? On ne peut pas épuiser le sujet. Dans la relation humaine on est condamnés à des mises en relation ponctuelles. On est dans une écoute flottante des textes, une sensibilité à ce qui fait écho. Il n'y a pas de systématique.

Philippe Berthaut : Le problème est aussi que plus on est nombreux plus le temps de présentation est long... Là, il y a un écrit à la disposition de chacun.

Michel Neumayer : Par où passe-t-on pour arriver à ces textes (dernière étape) ? Arrivez-vous à situer les différentes phases les unes par rapport aux autres ?

Jean-Claude Barrère : L'humour témoigne de la santé d'un atelier, c'est une distance qui rend compte de son fonctionnement...

Comment supporte-t-on le prélèvement ? Il y a quelque chose qui « prend », comme une présure. On est amené à faire le saut dans une intentionnalité. Mais c'est là le temps qui m'a manqué, celui de la reconnaissance de cette intentionnalité. Comment garder confiance au fur et à mesure des étapes du dispositif ? Il est nécessaire de rassurer les participants...

Christian Glace : Tout dépend de la finalité de l'atelier. Pour moi, il ne s'agit pas d'un endroit où on écrit des textes finis.

Catherine de Lagabbe : En ce qui me concerne, l'atelier Recherche est un lieu d'apprentissage, qui me permet d'acquérir plus de savoir-faire. C'est pour ça que je marche sur

la carte du monde... Potière de profession, je jette la terre à la fin d'une journée pour ne garder que deux pots...

Christine Jeansous : J'ai la sensation d'avoir manqué de temps, en particulier au moment de l'écriture entre les lignes. C'est cette urgence même qui m'a aussi permis de dire un texte...

Nathalie Marty : Les fragments que j'ai notés étaient les mêmes que ceux relevés mentalement pendant la lecture des textes. Du coup, j'ai eu le temps de mettre en page...

Alain Deljarrie (répond à Jean-Claude Barrère qui proposait de donner aux participants des pistes de mise en page) : Plus tu donnes des « idées » aux participants, moins ils ont la possibilité de les voir émerger, eux...

Philippe Berthaut : Nous n'étions pas esclaves des exercices. On a de petites strates..., rien ne nous obligeait à construire tout un pays (par exemple). Au milieu de langues différentes on est amené à créer de petites choses ténues, qui s'accumulent et qu'on traverse...

Michel Neumayer : On a, en effet, des couches successives et une réduction. Le recopiage est une forme d'écriture, le simple fait d'agencer les morceaux est une écriture. Aller chercher des « tranches de savoir », c'est trouver les deux ou trois « perles » que l'on reconnaît comme siennes.

Nicole Comolli : Face au sentiment d'échec la profusion qui s'installe en cinq minutes (phase I du dispositif) est extraordinaire.

Odette Neumayer : Oui, il faut beaucoup de mots pour écrire. On y pioche ensuite...

Jean-Claude Barrère : Et il y a cette notion de montage, très importante, qui inclut celle du rythme, de la vitesse. On pense à Burroughs, à cette idée du « cut » et... au réel déficit de l'école par rapport à ces pratiques contemporaines !

À PROPOS DE... FILIGRANES

Revue poétique d'Odette et Michel Neumayer.

Il y a en France environ 5000 revues d'écriture. La revue *Filigranes* existe depuis 1984. Elle publie des auteurs inconnus, à raison de trois numéros par an. Elle a été créée dans le prolongement des ateliers pour les textes issus des ateliers et autour... Un collectif se réunit trois fois par an et effectue le choix des textes (5000 signes maximum).

Quelques titres : *La Poétique du reste* ; *Ici, midi* ; *L'Intimité vous dis-je* (à paraître)...

La réalisation de cette revue coûte 5600 francs l'exemplaire. Elle est tirée à 250 exemplaires.

Diffusion par abonnement. *Filigranes*, 1, Allée de la Sainte-Baume 13470 Carnoux-en-Provence
Télécopie 00.33.(0)4 42 73 42 30
om.neumayer@libertysurf.fr

Autres références bibliographiques

Revue Multiples, n°62, Henri Heurtebise,
Paroles d'entre-vues, de Jean-Claude Barrère.
Une écriture de séjour dans les Landes...
L'Adossement et le regard, Cahier de poèmes (4 n° par an), GFEN. Commande : contacter chrisjeansous@infonie.fr

« *Animer un atelier d'écriture - Faire de l'écriture un bien partagé.* » Odette et Michel NEUMAYER, Editions ESF, 220 pages, 22 € 70 - ISSN 9 782710 115939
Ce livre, sorti en librairie en février 2003, présente quinze ateliers d'écriture placés sous le signe du « tous capables d'écrire » : « on y aborde les questions liées à l'invention, à l'animation, et on y donne des idées et des pistes de travail originales et efficaces : dépasser l'angoisse de la page blanche, apprendre à conceptualiser, écrire pour témoigner, intégrer les nouvelles technologies de l'information. Dans ces ateliers qui dialoguent avec les œuvres d'auteurs tels que Kafka, Queneau, Proust, Simenon, Michaux, l'accent est mis sur le questionnement du patrimoine culturel. L'écriture y est envisagée non comme don ou comme inspiration, au contraire, les processus de création sont étudiés... »

« *Comme un autre dans la ville* »,
En septembre 2002 paraissait à Manosque (04) « *Comme un autre dans la ville* », l'ouvrage produit à l'initiative de la Bibliothèque Hors les Murs (BHM) par plus d'une centaine d'écrivains (adultes, adolescents et enfants). Est présenté le « livre du livre », c'est-à-dire le récit de l'animation de ce projet d'écriture (lien sur le site écriture partagée. Mise en ligne : février 2003).

« Dans les parages d'Henri Michaux », textes issus du dispositif

Catherine De Lagabbe : écrits à partir des trois étapes du dispositif proposé par Odette et Michel Neumayer

Les fiches encyclopédiques (**étape I, Nommer**)

GARIBAMBOS (BELLES)

Peuple migrateur navigateur qui ne s'arrête que sur des terres en émergence, actuellement en train de s'implanter sur le volcan Zhounac. Les Garibambos et Garibambelles tirent leur survie du canavibur et des moules tsé tsé, qu'ils transportent avec eux, et qui leur permettent de manger et se couvrir.

Cf. articles moule tsé tsé et canavibur

MOULE TSÉ TSÉ

De la famille des coquillidacés emplumés, espèce rare qu'on ne trouve que sur les parois des volcans en formation occupés par les Garibambos(belles).

Nichent dans les cavités de roches pouzzolaniques.

Se caractérisent par douze paires d'ailes crénelées qui produisent le son « tsé tsé tsé tsé » lors de la cuisson.

CANAVIBUR

Arbre feuillu de la famille des migratoriatus, dont la qualité principale est de supporter la transplantation.

On le trouve dans tous les lieux où est passé le peuple des Garibambos(belles).

Ses feuilles d'un rose tendre peuvent atteindre 1 mètre de diamètre, ce qui permet aux Garibambos(belles) de se tailler de jolis costumes et de se protéger des intempéries solaires et pluviales.

La page de journal de voyage du reporter
(**étape II, Témoigner**)

Jeudi 30 février 2414

Aujourd'hui je reprends la plume.

Enfin.

Depuis plus de 8 jours je suis étendu sous un canavibur à quelques mètres de la mer, fiévreux et couvert de pustules.

Impossible de communiquer. J'ai eu beau me connecter mentalement, le courant ne passait pas. Mon rédacteur en chef a déjà dû me verser au chapitre des pertes et profits.

Mon débarquement sur Zhounac après la traversée depuis terre Adélie en Zodiac avait pourtant été bien accueilli par les Garibambos, surtout par les Garibambelles. Je suis arrivé pendant une orgie de pleine lune. Ils avalaient des montagnes de pâtés de moules tsé tsé, emballés dans des feuilles de canavibur : ça a un goût mélangé de haricot tarbais trempé dans le cacao avec un arrière-goût moutardé. Pour arroser ce festin, une liqueur fabriquée à partir des

mêmes, mais pressés, fermentés, bouillis puis filtrés.

J'ai dû abuser. Parce que quand j'ai rouvert un œil voyant, il faisait nuit et la lune était déjà vieillissante. On m'avait installé confortablement, un coussin de feuilles de canavibur sous la tête, une jolie feuille en couverture.

J'étais censé pondre au passage sur Zhounac un article pour le Géographique Magazine de Midi-Pyrénées. Ça va être dur, il me faut repartir ; je n'ai rien pu voir que ce bout de plage ; je suis encore mal fichu ; la mer est bleue, le volcan crachote, le sable est noir. Les Garibambos sont beaux, les Garibambelles sont belles. Ils sont vêtus des feuilles roses de leur arbre favori, – de toutes les tailles possibles, les feuilles – Ils mangent leurs moules tsé tsé à toutes les sauces.

Ce n'est pas avec ça que je vais faire mes 5000 signes...

Il faut que je me retape avant de rembarquer. De toutes les manières, à Toulouse, ils m'ont perdu depuis longtemps, mon écran est noir. Heureusement que je sais encore écrire avec un crayon (merci l'école primaire...).

Finalement, si je restais ? Les Garibambelles sont vraiment belles...

Écriture à partir des fragments prélevés
(**étape III, Tranches de savoir**)

Sur son petit bateau, le myalynx dit « Faut pas roter » dans un sursaut de l'âme, à côté de l'huître et la cerise, qui tissent entre les pluies un pousse pousse solaire, pour s'initier à l'immédiateté.

Un holoforme dans son holocage, par un atterrissage forcé dans le manège forcené inversé, discute langue de bois avec le bobologue. Ca donne une ritournelle qui épouse l'improvisation à l'ombre des blémandiers :

« Recherche pour les recherches » dit l'un, « Je n'ai plus d'yeux » dit l'autre, « je ne sens que les odeurs sucrées des rires de l'enfance, à l'heure vide de la mer de lait se trouant sous le vent bleu de la langue décodée qui n'a pas d'alphabet ».

Le cheval rétif pris dans la nasse de l'atelier dit dans un soupir « Nous entrâmes dans le vif du sujet et fîmes silence pendant trois jours. ».

Ont participé à cette journée : Aline Andreu, Philippe Berthaut, Claude Barrère, Marie-Hélène Biaute-Roques, Nicole Comolli, Alain Deljarrie, Marie-Claude Denjean, Margit Girard, Christian Glace, Valérie Griffi, Christine Jeansous, Myriam Laffont, Évelyne Mabilat, Nathalie Marty, Jean-Brice Roy, Catherine de Lagabbe, Martine Imhoff-Marc, Christine Jeansous, Odette et Michel Neumayer, Barbara Neumayer, Muriel Romana, Danielle Rojzman, Geneviève Rojzman.

Mai 2003 À bâtons rompus...

Danielle Rojzman, à propos de la problématique « Continu et discontinu » fait référence au livre de José Carlos Somoza, *La Caverne des idées*, chez Actes Sud (2002).

Cécile Pouyanne nous informe de la mise en place, à Pinsaguel, d'un atelier d'écriture individuel, pour les enfants. Elle relève le peu d'ateliers existants en direction des adolescents...

Catherine de Lagabbe annonce une soirée poésie au café de Latrape (près de Rieux-Volvestre), le samedi 31 mai 2003 à 21 h. Elle note, depuis trois ans, le dynamisme de la librairie de Montesquieu-Volvestre (Maison de la Presse).

Martine Imhoff-Marc cite le livre de Catherine Henri, *De Marivaux et du loft*, chez P.O.L. ouvrage d'une humaniste qui constate, même avec de très bons élèves, l'impossibilité de faire passer l'amour de la littérature...

Nicole Comolli nous informe de l'ouverture d'une librairie à Cazères et de demandes d'intervention (ateliers d'écriture)

de la part de centres fermés (pour mineurs) dans le Comminges (contact : Secours Populaire, St-Gaudens).

Christiane Cassaigne attend les réponses de la vingtaine d'éditeurs (dont Filigranes) auxquels elle a fait parvenir ses textes...

Sylvie Gaston, en stage de formation à l'IUFM, poursuit sa recherche de création d'un langage, d'un geste de l'écriture lié à cette préoccupation, commune à tout enseignant, de l'apprentissage de la langue... Création de ponts... : *Du Touch à la rivière Musso*, écriture de textes et chorégraphie, spectacle dansé à Tournefeuille.

Philippe Berthaut rend compte d'une particularité de l'atelier qu'il mène à Albi, avec l'Association des Paralysés de France, au sein duquel deux personnes très handicapées travaillent sur ordinateur. Ce qui demande d'envisager les dispositifs en fonction d'une disquette pré-écrite, et des échanges par courriel...

Ont participé aux ateliers recherche de ce trimestre :

Aline ANDREU, animatrice d'ateliers d'écriture – Café Culturel « Folles saisons » • Claude BARRERE, animateur d'ateliers d'écriture à l'Atelier K et formateur à l'IUFM de Toulouse • Philippe BERTHAUT, écrivain et animateur de l'Atelier Recherche • Marie-Hélène BIAUTE-ROQUES, maître de conférence langue et littérature françaises • Christiane CASSAIGNE • Christine CLOT-BONACHERA, animatrice, formation au D.U. de Montpellier • Nicole COMOLLI, animatrice d'ateliers d'écriture à la bibliothèque de Cazères • Catherine de LAGABBE, animatrice d'ateliers d'écriture à Rieux-Volvestre • Alain Deljarrie, psychologue • Marie-Claude DENJEAN, animatrice d'ateliers d'écriture à l'Espace St Cyprien et à l'association « Mille et une feuilles » • Karine DUTRECH, formation CICLOP • Christian GLACE, animateur d'ateliers d'écriture et éducateur à la Maison des allées Centre d'hébergement • Sylvie GASTON, enseignante • Margit GIRARD, formatrice en Français Langue Etrangère, à « Parole

expression » • Martine IMHOFF-MARC, formatrice, formation ALEPH • Valérie GRIFFI, directrice de la Boutique d'Écriture du Grand Toulouse • Cécile JANICKE POUYANNE, animatrice d'ateliers d'écriture à Pinsaguel, formation Art Cru • Christine JEANSOUS, enseignante et animatrice au GFEN • Myriam LAFFONT, journaliste de formation et animatrice d'ateliers d'écriture de l'association In & Octavo (Cugnaux) • Gérard LAPAGESSE, auteur et animateur d'ateliers d'écriture, formation Boutique d'Écriture du Grand Toulouse • Évelyne MABILAT, animatrice d'ateliers d'écriture à l'APIAF (Centre d'hébergement) • Nathalie MARTY, animatrice d'ateliers d'écriture à l'hôpital de Castelviel • Barbara NEUMAYER • Marie-Christine N'GUYEN, formatrice au CLAP • Muriel ROMANA auteur et romancière, animatrice d'ateliers d'écriture • Danielle ROJTMAN, enseignante de lettres modernes • Geneviève ROJTMAN, animatrice, D.U. de Montpellier • Émilie ROMAN, formation GFEN • Brice ROY, animateur d'ateliers d'écriture • Serge VIZZINI, enseignant, animateur d'ateliers d'écriture, formation E. Bing.

« Poussière des astres », dispositif d'écriture

dispositif

Auteur du dispositif : **Philippe Berthaut**

Ce dispositif d'écriture allie les résonances d'un texte lu par tous à haute voix en lecture tournante à la rencontre d'une photo énigmatique et belle. Du choc de cette relation va naître un texte libre de contrainte reprenant seulement pour titre « *poussière d'astres* ». Le texte d'Alain Fleischer associe étroitement travail photographique et travail d'écriture. Et cela de manière unique et remarquable. Ni écriture sur la photo, ni photo sur une écriture mais recherche d'une alliance des deux dans un même geste.

Lecture partagée d'un texte écrit par Alain Fleischer, extrait de *Pris au mot Livre d'images* (Deyrolle Editeur, 1992), *Poussière des astres*, p.115

Les textes d'Alain Fleischer réunis dans un volume ont répondu à des sollicitations diverses, espacées dans le temps. Il s'agit d'interroger le rapport du texte à l'« illustration »... Pour A. Fleischer, « les textes mis en regard de chaque page d'ouverture, c'est-à-dire à gauche, (...) sont en quelque sorte des illustrations sans image, mais particulières en ceci qu'elles doivent être regardées comme des hors-textes ou des contre-textes au sens où, pour l'image photographique ou cinématographique, on parle de hors-champ ou de contre-champ. »

Une photo : noir et blanc, un carré de lumière dans la rue, une placette, deux enfants jouent au ballon sur les pavés, autour d'eux de hauts murs troués de fenêtres, rectangles sombres où pend du linge... Italie ? Espagne ?...

Écrire 20 minutes, titrer « Poussière des astres ». Quel liens se noueront entre la photo, le texte lu,... ? Quelle relation d'écriture à la photographie ?

Lecture des textes et retours

On observe que seuls deux textes sont « de l'intérieur » (derrière les fenêtres opaques..., le hors-champ).

Il y a confrontation des registres macrocosme/microcosme qui renvoie à l'écriture, à la limite du trou noir : prégnance du texte lu auparavant. Comme une pression physique...

Une onde de temps traverse certains textes, avec une réflexion sur l'image, la trace, et une stratégie intéressante de réflexivité dans l'adresse au lecteur.



Photo: X.

Le verbal représente un ancrage certain par rapport à la polysémie de l'image...

Mais on ne peut s'arrêter à la métaphore « trou noir », « trou blanc » (le carré de lumière dans lequel s'inscrivent les enfants jouant au ballon), il y a toujours autre chose qui vient.

Magie opératoire du noir et blanc : la relation physique/métaphysique. Conduit à une méditation philosophique, à une poétique de la matière (relation au réel).

La dimension de « travail » (celui de l'écriture) est dans l'écart. Il s'agit de deux langages mis en présence, créant ensemble un troisième langage...

Dès lors que l'on commence à écrire on est confronté à l'illimité. Le dispositif permet de limiter.

La nouvelle que cite Martine Imhoff, *En haut à gauche*, d'Erri di Luca évoque le rapport au livre, à l'écriture, pour, justement, bouger dans la page...

« Poussière d'image », textes issus du dispositif

Tu es projetée dans un univers à la Erri de Luca, à Naples, au début des années 50, et tu peux entendre les cris de ces enfants occupés à jouer sur le pavé luisant, au centre de ce carré de lumière qui pénètre difficilement dans le quartier du port. Tu vas jusqu'à imaginer les odeurs de cuisine où l'ail de la friture domine et tu les perçois flottant là exactement au-dessus du linge étendu, signe impudique et familier de ralliement des plus humbles, bannière éclatante de blancheur, défiant la vétusté et l'humidité des logements aux murs gris.

Le noir et le blanc du cliché pour mieux saisir la vibration et les contrastes, la chaleur à peine atténuée par une brise marine.

Tu te souviens alors des plaques de réclame, sur les murs des maisons, à cette époque d'après guerre, mosaïque de couleurs accrochant ton regard d'enfant, isolé à la campagne et rêvant de la ville...

Aujourd'hui tu parcours le quartier du Panier à Marseille et tu te surprends à osciller entre nostalgie et curiosité devant la restauration léchée de ses immeubles et l'engouement qu'elle suscite chez les jeunes « bobos ».

Martine Imhoff-Marc

Désastre

Je ne sais plus le poids du ciel
peut-être ne sais-je même plus où il s'expande.
Espace infini indéfinissable de poussière de rien
grain de folie illimitée.

Des points de lumière, des micro-gouttes d'obscurité
tombée des trous noirs qui n'ont pas pu tout dévorer
se déposent sur la plage blanche immaculée en paysage.
Paysage de pavés, de murs, d'ouvertures sombres vers un
intérieur inconnu

limité au grain de café.

Espace de vie entre façades et face de terre
d'où l'on ne sort que par en-haut.

Sous le pavé, la plage blanche,
poussière de rien et poussière d'ange
grain de folie, pousse-au-crime, passe de lumière.

Poussière d'en-haut, poids de liberté.
Image ronde d'un ballon qui ne pourra que retomber. Gravité.
Fine pellicule du voile du temps.
Hier désastre, peut-être même plus où il s'expande.

Cécile Janicke Pouyanne

ÉCLIPSE

Mon sommeil crève d'une urgence et de raclements sourds,
de cris muets.

Quelque chose arrive sur la place.

À la fenêtre la lumière est noire, au creux de l'estomac elle
m'assène l'absolue beauté. Un noir, non, mille, profonds
liquides, immobiles
et portés aussi par des myriades pulvérulentes dans la nuit
d'éclipse.

L'éclipse.

La lune lance à peine de fines lames glacées.

Sur le pavé deux enfants jouent dans la danse des noirs pul-
vérulents.

Le ballon soulève des émeutes, le noir est magnifié.
Je sais, les enfants crient comme tous les enfants qui jouent.
Ils crient ? Pas un son à mes tympans,
dans mon âme vibrent les cris du bonheur.

Les petits fantômes tournent dans le noir pulvérulent,

les petits maîtres de la nuit aimables et beaux.

La lune lasse de son éclipse, roussit le noir sidéral.

Les petits maîtres lèvent le regard,
le ballon comme un astre dans leurs bras,
s'évanouissent.

Christiane Cassaigne

Noir et blanc Jeux de lumière

Ombre et soleil Granulation du ciel

Regard baissé Granulation du sol

Jeu de ballon.

Blanc et noir dialogue avec le cosmos

Décompte point par point ta mémoire
Trame irrégulière
Images invisibles d'une enfance
Passée à compter les points dans les limites d'une cour

Noir et blanc Attraction de la page
Aucune trace de l'enfance
Trous noirs Jeux d'écriture
Ton regard s'y aventure
Captif et ne peux plus avancer

Sylvie Gaston

Black & white

Je regarde cette photo en noir et blanc et c'est à la couleur que je pense.

Je regarde ces deux enfants jouant sur une place d'Italie, et je songe à De Chirico. L'un est dans la lumière, mais c'est celui resté dans l'ombre qui évoque soudain « L'angoisse d'une rue » ; sans doute manque-t-il une carriole de déménageur dans un coin, pour parfaire l'illusion.

Je regarde la perspective des façades sur lesquelles le linge qui sèche remplace les oriflammes. Déjà je leur donne des couleurs, toutes choisies dans une palette de beige et d'ocre.

dispositif

« Le pays Mur »

Auteur du dispositif : Philippe Berthaut

Une photo : *Enfants dans la Schemmeggasse à Cologne, 1930.*
Les habitants du Pays-mur...

Chacun de nous est un des enfants de cette photo. Après avoir choisi son « double » du Pays-mur, écrire une vingtaine de minutes (reprendre éventuellement le dispositif mis au point en décembre à partir de la photo du mur des Jacobins, cf : *Note(s)01*). Mise en place d'un personnage.

Projet : est-il possible de prendre les textes de chacun pour n'en faire qu'un (chaque double du Pays-mur, porteur d'une histoire, d'une voix, constituerait un fragment de cette histoire commune...)?

Lecture des textes et retours

On relève : les claustrophobes (dans la rue, murs de part et d'autre du groupe d'enfants, ciel bouché) !, ceux qui sont dans la relation au groupe, le thème du jeu...

Et la poussière, me demandez-vous...

La poussière est l'ennemie du peintre qui, afin de l'empêcher de se redéposer sur sa toile, veille bien à ne pas la déplacer par le moindre rangement dans son atelier...

Oui, mais la poussière, insistez-vous...

De poussière je ne reconnais que la poudre des pigments ; une poudre broyée si fine qu'elle n'autorise aucun grain autre que celui de la toile. C'est pour cela que j'ai renoncé aux toiles trop fines pour profiter de celui des plus grossières. Aussi, ai-je parfois ajouté de la cendre et du sable à ma peinture afin de lui donner plus de texture.

Poussière, tout est poussière... ou le redeviendra.

Je me replonge dans la photo et dans la force de ses contrastes. Du Chirico, ai-je dit. À ceci près qu'il manque un ciel. Un ciel qu'il aurait peint dans un vert Véronèse additionné de terre de sienne ou d'ocre...

Sans doute aurai-je, moi aussi, ajouté un ciel. Pour accentuer les contrastes, le mien aurait été bleu de Prusse. Un bleu si difficile à utiliser qu'il ne tolère aucune impureté, aucune poussière...

Gérard Lapagesse

Lecture partagée d'un texte d'Alain Fleischer (extrait de l'ouvrage déjà cité) *Le Sac à main noir*, p.47



Photo : Auguste Sanders.

La difficulté était de se situer dans cette relation à l'auto-biographique (projection de soi) et à l'invention, l'imaginaire du Pays-mur... Personne n'a vraiment posé un personnage. Il s'agit plutôt du lien à l'histoire, au temps, à l'espace...

Ouverture

Un recueil ? Permettrait de voir comment les fragments travaillent ensemble. Pourquoi ne pas retraverser les textes produits jusque là, y compris les textes issus des dispositifs qui n'étaient pas liés au Pays-mur. Intérêt que chacun puisse avoir la totalité des textes et travaille à son rythme à cette retraversée.

Voir textes issus de ce dispositif à la fin du présent numéro.

Juin 2003

Constats et avant-projets 2004

Pour l'instant, le groupe est ressource quand il y a des demandes qui parviennent à la Boutique. L'idée est bien que chacun d'entre nous anime un atelier sur les communes de l'Agglomération.

Karen Dutrech et Martine Imhoff sont d'accord pour que se développe la co-animation, à la fois rassurante et enrichissante pour l'animateur...

Premier trimestre

L'Atelier Recherche accueillerait **Aziz Chouaki**, écrivain et animateur d'ateliers d'écriture, auteur, entre autres, de *Les*

Oranges (adapté et joué récemment au Théâtre du Pavé, à Toulouse, dans une mise en scène de Francis Azéma).

Deuxième trimestre

Travail avec **Claudette Oriol-Boyer**

Juillet 2004

Sera étudié l'idée d'un séminaire de 3-4 jours, dont une journée en direction des bibliothécaires (les bibliothèques restant les structures les plus à même de proposer un atelier qui ne soit pas exclusivement « social ») durant laquelle interviendront les membres de l'Atelier Recherche.



dispositif

« Fragments de guerre », dispositif d'écriture d'un photo-récit

Auteur du dispositif : **Philippe Berthaut**

Côte à côte, sur une feuille de papier A4, deux bandes de huit images, bordées de noir, images de film, de télévision, images de guerre, on reconnaît le Moyen-Orient. L'Irak .

Découper les huit vignettes, les coller dans l'ordre que l'on veut. Un temps de 5 mn d'écriture par image, temps d'arrêt et de départ donnés par Philippe Berthaut.



Photos parues dans « Regards », N° 90.

« Fragments de guerre », textes issus du dispositif

Fixe le visage avant le cri, ramassée dans la bouche
L'explosive
Et dans le silence de la rétention
Grosse de toutes les impuissances à venir
L'explosion
Des cris définitivement tus

La mémoire verte

Nulle part où rester
C'est ainsi qu'il faut tenir
Encore traversant

Qui donc m'entendra ... ?
La cohorte des anges
Pales de fer

Ne peut plus
Ne partage plus
Rendu au giron des douleurs séculaires

Je vous construirai une ville avec des loques moi !...

Ta ville en flammes
De l'autre côté du miroir
L'autre, en face,
Moi.

Geneviève Rojzman

B A G D A D

J
ESSIE JESSIE JESSIE
OU JE SUIS
MA JESSIE
JESSIE C'EST MOI
JE T'ENVOIE
MA PHOTO
PAR LES FORCES
DE L'ESPRIT
TU VOIS TU VOIS
AU CENTRE
C'EST MOI
CASQUE ET FUSIL

BOUCHE VERS LE SOL
LE FUSIL PRIE
JE TE LE DIS MA JESSIE
JESSIE ECOUTE
JE PRIE AUSSI
QUE L'ENFER LES REPRENNE
TOUS
LES MALFAISANTS
DE NOTRE TERRE OU QU'ILS SOIENT
ICI
EN AMERIQUE AUSSI
MA JESSIE
QU'ILS LAISSENT
NOTRE AMERIQUE
QU'ILS LAISSENT LA MESOPOTAMIE AUSSI
LES MALFAISANTS
ASPIRES PAR L'ENFER
DE LA FAILLE MINUSCULE
AU FOND DE LEUR ESPRIT

L
A GERBE DE LUMIERE
OUVRE LE CIEL
OUVRE SUR LE CIEL
LE BOUT DU TUNNEL
JESSIE SI J'ARRIVE A PASSER
LE SEUIL QUI BRULE
LE SEUIL GARDE LE MONDE
L'AMERIQUE DE L'ORIGINE MA JESSIE
N 'EXISTE PAS
ET NOUS L'AIMONS
LES DEMONS DEVRONT LUI DEMANDER PARDON
POUR TOMMY ET JERRY
POUR TAREK ET AHMED
POUR TOI ET MOI
MA JESSIE

J'
AI VU CELUI
MA JESSIE
QUI EST AHMED
CELUI QUI EST JERRY
TAREK ET TOMMY
A LA TETE
AU CŒUR
NUAGE NOIR
FURIE HAINE DESESPOIR

VOILA CE QU'ON A FAIT
DE AHMED ET JERRY
DE TAREK ET TOMMY
MA JESSIE

S
AIS-TU MA JESSIE
LES AVIONS
TOUJOURS SERONT BEAUX
MALEFIQUES ET NOIRS
AU CIEL ABSENT

M
A JESSIE
DANS L'AIR DE BAGDAD IL Y A EARL
SON VISAGE NOIR
AU DESSUS DE SA CHEMISE
BLANCHE TRES BLANCHE LA CHEMISE
MA JESSIE
EARL PENDANT L'EMEUTE
JUSTE AVANT QU'IL MEURE
JUSTE AVANT QU'ILS LE TUENT
MA JESSIE
C'EST POUR TOUJOURS QU'ON LE TUE
LE CIEL DE BAGDAD ME LE DIT
JESSIE MIENNE
MA JESSIE

D
ANS LE CIEL DE BAGDAD
IL Y A UN HOMME ETRANGEMENT VETU
IL PLEURE
SUR TAREK
TOMMY
AHMED
JERRY
SUR EARL AUSSI
MA JESSIE
QUI EST L'HOMME QUI PLEURE AINSI ?
MA JESSIE

I
LS SE SONT ASSEMBLES
TOUT EST FAUX
LA BLANCHEUR DE LEUR COIFFE
ET L'AMPLEUR DE LEURS MANTEAUX
TOUT EST FAUX
ROIS DE PACOTILLES
BAISSENT LEURS REGARDS MALINS
POSENT AUX HOMMES DE DESTIN
QUE L'ENFER LES ASPIRE
PAR LA FAILLE MINUSCULE
QU'IL A FAITE DANS LEUR ESPRIT

J
ESSIE MA JESSIE
J'AI REVE LA PLACE
PETITE
RONDE AUSSI
NEIGE OU SABLE
ALENTOURS DES CARRES DE VERDURE
SEUL REPIT
PLACE ENGOURDIE
DANS LES RUINES
JE T'Y RETROUVE MA JESSIE
JE SUIS MEURTRI
EARL
NOUS SALUE
JESSIE
TOI ET MOI SUR LA PLACE RONDE
IL TEND LE BRAS
JESSIE
IL NOUS SALUE JE TE DIS
IL VEUT NOUS REJOINDRE AUSSI
ENTRE NOUS ET LUI
IL Y A
LA TACHE MOINS QUE BLANCHE DU NEANT
LA PLACE DU JAMAIS
MA JESSIE JE T'AIME ET L'AMERIQUE AUSSI
JE SUIS TON JEREMY

Christiane Cassaigne



FLASHES

Feu, flammes, couleurs rouge et jaune dans la nuit, explosion assourdissante, odeurs de braise, de soufre, de bois et de résineux calcinés, chaleur à distance et opacité de l'ombre enfumée... Le feu du volcan n'a jamais cette violence là, celle de l'incendie allumé par la main de l'homme prompt à détruire d'autres hommes. Sa force tellurique et le spectacle de ses coulées de lave épaisse, léchant le sol telle une langue dévastatrice rampant vers la mer pour s'y cristalliser en une matière informe, fascinent autant qu'ils effraient.

Bourçons noirs sur fond de ciel gris dans une lumière tiède ; globe-planète d'envahisseurs à hélices, vrombissement ailé d'une course apocalyptique, œil cyclopéen à antennes déployées.

Ruines circulaires païennes, minaret dressé, vertical, coupole de mosquée ou de basilique, architecture qui nous guide dans un itinéraire millénaire, à l'ombre des immeubles de la modernité. Choc des cultures et des religions, œcuménisme du parcours, convergence du regard où Rome rencontre Byzance et Jérusalem !!

Prières, psalmodies, lamentations d'une ville mythique quand le chant des psaumes tente de couvrir le bruit des fusillades. Méditation d'un homme pour mettre fin à la folie du monde qui a perdu la mémoire de l'Histoire.

Martine Imhoff-Marc

Bagdad Zapping...

Un, deux, trois, quatre hélicoptères. Des hélicoptères américains fabriqués par Hughes Industries. Les mêmes que ceux utilisés par Saddam pour gazer les 6000 Kurdes. Un crime que l'Amérique bien pensante aura mis 15 ans à lui reprocher, et à utiliser comme prétexte pour maintenir le renverser au nom de la démocratie en marche. Quatre hélicos dont les équipages se dopent à la « Chevauchée des Walkyries » pour aller au combat. Ah, Wagner qui composa la bande son d'une autre Apocalypse !

Ah, Wagner qui, s'il les entendait, ne pourrait démentir que, si les Allemands ont toujours fait de bons Américains, les Yankees sont en train de démontrer qu'il feront d'excellents Boches !

Dans la lumière verte d'une tempête de sable, des gamins arrachés à leurs ghettos espèrent décrocher un bout de l'action. Un peuple fort de ses 500 ans d'inculture s'apprête à réduire 5000 ans d'histoire en poussière, tout cela parce que l'Amérique n'a d'autre job à leur offrir, que de porter un uniforme.

À Bagdad on court sous les bombes des grands libérateurs. Libérateurs, libérateurs, on verra bien, car un libérateur qui rechigne à rentrer chez lui devient vite un occupant...

Mais l'occupant est malin, car à force de passer en boucle l'image des 300 clampins venus assister à la chute d'une statue, il finira par faire croire au monde qu'ils étaient 3 millions à applaudir...

Une bombe est tombée en centre ville ; il paraît que le dictateur gît pulvérisé sous les décombres. Panique chez les sosies de Saddam persuadés d'être au chômage. Mais on les rassure : le chef est toujours vivant ! En revanche, et c'est le hic : il a perdu le bras droit. À eux d'en tirer les conséquences...

Les trois clichés ne m'inspirent rien. Rien de bon en tout cas ! Car turban ou kéfié, les religieux sont à l'affût pour récupérer la mise. Et lui, là, qui pleure incrédule en endurant ce cirque, Lui donc se demande s'il n'aura pas bientôt échangé une dictature laïque contre une religieuse tout aussi sanglante.

Pendant ce temps, Bush joue au « speed golf », nous disent les media.

- C'est quoi le « speed golf » ? a demandé un américain sur internet.

- Le « speed golfe », c'est quand tu rases un pays en trois semaines, et que tu passes les trente années suivantes à éponger ta merde ! » lui ai-je répondu...

Gérard Lapagesse



Ça avait commencé comme ça (comme ça, en ce moment, c'est important... c'est sûrement lié à cette histoire d'allitération... en ce moment c'est comme ça). Une déflagration avait subitement déchiré la nuit de velours, illuminant d'une violence rouge une poudre noir charbon. Ça s'appelle « mettre le feu à la poudrière ». Du champignon lumineux était né une silhouette orange, tête baissée, dont le cœur avait cramé. Son épaule semblait se détacher de son corps. Peut-être le choc de l'explosion.

La silhouette se précisa. À l'écran du monde il apparut, le visage baigné de larmes. Son corps était intègre, son cœur tâché de sang. Il aurait aimé ne pas savoir, il aurait préféré ne pas voir ça, il aurait sûrement...

Au lieu de ça, le spectacle d'un cratère, devant ses yeux. Le grand cercle creux où avait débarqué l'O.V.N.I., l'Orgueil Violeur des Nations Ingérantes, le poing désuni en plein cœur de sa vie.

Il se souvient de gens en armes, casqués, foulant son pays, son chemin, piétinant le jardin de sa maison. Cliquetis métalliques, dents qui claquent, de peur, de haine. Et ses genoux à lui qui commencent à flancher. Mais ils débarquent d'où, ces types ? D'un autre monde, plein de bonhommes verts. Il aurait préféré ne pas ça voir, il aurait préféré ne pas ça croire. C'est ce qu'il se dit, son regard perdu maintenant dans le lointain. Ils auraient dû se tenir loin, rester chez eux, le laisser, lui, se révolter dans sa misère, errer dans la prison de tous les jours.

Il se met à siffler, mais le son qui sort aujourd'hui n'a plus d'identité. La mélodie qui s'échappe de sa bouche n'a plus de nom. Alors il clôt ses deux lèvres et se remet à pleurer. Autour de lui, tout s'agite, tout se déchire. Les gens courent dans tous les sens, car tout ça n'en a plus. Les coups de feu, les bombes pleuvent de partout ; ici est nulle part. Hurlements où plus rien ne se dit que la douleur, la souffrance de vouloir continuer à vivre... et que ça s'arrête.

L'image a peut-être ça de bien : ça s'arrête. On sait pourtant que tout continue, quelque part... inutile de parler... malgré soi, à son insu... monstrueuse machinerie humaine, où le mot enfante, où le mot tue.

Il déplie lentement sa carcasse, son habit étoilé de cristaux de sel. L'eau de ses larmes est partie là-haut. Il va la suivre. Il tend dans le petit matin son bras, au bout duquel son poing fait jaillir le pouce : dire STOP pour partir ailleurs. Passe alors dans le ciel un escadron de points de suspension...

Cécile Janicke Pouyanne

Halo de nuit
Entre ténèbres et bleu de peur.
Halo de nuit
Lambeaux de silence

Déchirés par les rotors.

Halo de bruit
insupportable
insoutenable.

Aux frontières de la nuit

Aux frontières de la peur

Aux frontières du doute

Aux vertiges du doute.

Rayon de jour
verdâtre,

vomissures de peur.

course, rythme de pas,

confusion des pas.

Fuite... rafales d'angoisse,

les tripes nouées,

l'espoir derrière soi.

L'aube s'enflamme,

de vert et de sang

de sable et de vent.

Le temps hésite. Se fige.

Tourbillon d'adrénaline.

Blocage subit.

Faire face au surnombre?

Changer de cap?

Et ce vert à l'infini,

ce vert qui sature, éclabousse.

Se noyer dans le vert...

Entre rencontre et solitude,

qui implore?

Qui partage?

Entre parole et recueillement

Entre parole et silence?

le vert de la peur,

le vert des tripes nouées.

Le vert de l'indifférence.

L'échine courbée,

la tête ployée,

les poings serrés,

le cœur labouré,

des mains qui s'obstinent à ne pas se tendre.

L'espoir derrière soi.

Le vide devant soi.

Le néant de l'attente...

Entre solitude et solitude,

une chemise verte

à carreaux.

Des regards qui s'ignorent

et jamais ne se rencontrent.

Aux premières lueurs de l'aube,

le vert cède la place au vide,

à la béance du "à quoi bon"!

Un halo de ruines,

une place effacée,

au centre du RIEN.

Nicole Comolli

Il s'approche du ravin et déjà son corps se déséquilibre. Penché, une force l'entraîne vers la chute. La terre se désagrège sous ses pieds en même temps que son corps bascule. Un bras en avant comme en appel. Il attend encore qu'un signe vienne, juste un signe venant de l'autre côté. De ce côté-ci de la frontière il n'a plus rien à attendre. La matière du dehors se démantèle, part en loques. L'air comme irradié alourdit son ombre. Il n'est plus qu'obscurité, crépuscule de lui-même. Sa voix ne s'entend plus, le précédant dans sa descente vers un silence sans fond.

Eclair. Le temps se zèbre et d'étranges taches noires viennent parasiter le regard. Il a perdu quelque chose, s'est perdu en arrière. Plus de volume, juste des formes sombres qui dansent devant lui comme glacées dans un écran brouillé. La porte ne s'est pas ouverte devant lui, il reste en suspens, le sens lui échappe. Matière en déliquescence, le corps est plat, sans profondeur.

Brusque lumière qui surgit de nulle part. Les éléments fusionnent entre eux et les flammes s'arabesquent en tous sens. Un monstre de feu jaillit de terre qui brise l'écorce. Le sang bouillonne à l'intérieur de ses veines et il reprend corps. Les ondes lumineuses circulent dans le ciel et métamorphosent l'atmosphère.

Il fait quelques pas, marche le regard plongé dans le sol. Des pieds courent, semblant fuir une menace inconnue. Les visages des hommes devant lui sont floués, s'évaporent dans le mouvement rapide et il ne voit d'eux que des jambes en fuite qui ne regardent pas. Où est-il? Des cris l'empêchent de voir, de comprendre. Il maintient la frontière entre lui et cet inexplicable inexplicable qui s'agite, la tempête.

Une plainte insistante près de lui l'arrête. Il se retourne. Un visage à demi voilé d'un homme en pleurs. Le corps tout

entier secoué de spasmes, il n'en peut plus d'impuissance. Voile quadrillé qui ne protège pas des foudres du ciel. Derrière le désespoir, des mains se parlent, des mains qui peuvent encore exprimer un langage, dire une vie intérieure qui bat. Mais l'homme voilé ne peut plus entendre. Une souffrance assourdissante lui a fermé les pores au dehors et à l'autre.

La réalité s'est coupée. L'exil a laissé une part de l'autre côté, dans un no man's land qui creuse, scinde le regard. L'absence a déchiré le corps, la perception du dehors et des choses. Il ne sait pas ce qui se trouve devant lui. Les cheveux d'une femme dont il ne peut distinguer le visage, le bas d'un rideau, un désert de sable... Il se faufile entre les plis que dessinent sa mémoire et dont elle recouvre son regard. Recompose.

Il se dirige alors vers la lettre. Il a oublié la signification du signe, peut-être ne l'a-t-il jamais su d'ailleurs, mais qu'importe. Ce qui compte là, à l'instant, c'est ce qu'elle évoque pour lui. La rencontre. Le croisement de deux lignes pourtant si opposées, la cohabitation des débris épars, des points. Les courbes répondent aux angles et ils se regardent. Dessous, une histoire s'esquisse, sans début ni fin, comme une évidence. L'évidence de la rencontre. Sa nécessité. Il ne pouvait en être autrement après tant de flammes.

Son regard embrasse enfin la ville en son entier. le point de vue est vaste. Au loin les toits des mosquées arrondissent la ligne carrelée des blocs. Surtout, devant lui, le grand cercle, soleil de la terre. Cycle qui commence et referme l'histoire pour recommencer encore et encore. Les arbres l'entourent et le centre reste blanc. Vide. Noyau inconnu dans le langage.

Karen Dutrech



Le Pays Mur : textes

Vous ne m'avez pas reconnu ?

Je suis au centre du groupe, en arrière plan de la photo. Déjà je dépasse tous mes potes d'une bonne tête. Tous sauf ce grand couillon de Gérard Gourdou : le blond avec la mèche de travers.

Tout à l'heure, lorsque le père Laffouillère ne nous aura plus à l'œil, Gourdou et moi allons régler nos comptes dans une quelconque ruelle, derrière le mur de la chocolaterie. Tout ça pour les beaux yeux tristes de Lidia, que vous apercevez dans sa robe à fleurs, là, à gauche.

D'accord, vous qui êtes de la ville devez penser que Lidia ne mérite pas qu'on perde pour elle une incisive du haut, mais nous sommes à la campagne... D'ailleurs, le coin où je vis n'est que campagne ou cambrousse, et moi qui suis né dans une grande ville, j'ai bien du mal à m'y faire accepter. J'ai eu beau faire des efforts et même adopter cette ridicule casquette d'aviateur qui semble être l'uniforme local, je reste le « parisien tête de chien, parigot tête de veau » qui leur sert surtout de tête de turc.

Si pour l'instant, et pour le temps d'une photo, j'arrive à garder un sourire trompeur, intérieurement, je tremble. Je tremble parce que le Gourdou est une tête brûlée capable de tout dans une bagarre. Il est comme ça depuis l'accident de luge qui l'a précipité tête la première dans un arbre. Huit jours d'hosto, et il n'est plus le même. Oh, non pas qu'il fût très malin avant, mais au moins il était moins méchant et surtout plus prévisible...

Sous mon sourire niais, je vous dis que je n'en mène pas large ; vais-je ou ne vais-je pas recourir à ma botte secrète dès les premières secondes : un coup de pied dans la rotule en remontant. D'accord, ça manque de noblesse, mais au moins conserverai-je toutes mes dents pour pouvoir sourire bêtement sur la photo de l'an prochain...

Gérard Lapagesse

Au pays mur, la vie était très dure. J'avais eu ce jour-là, au moment de la prise de la photo, le privilège d'apparaître en pied, entière, objet revendiqué, au sein du groupe d'enfants de mon quartier.

Ce jour-là pour l'occasion, Anna m'avait habillée avec les habits de Nancy qui ne lui allaient plus, initiative que lui avait violemment reprochée sa mère, puisque celle-ci attendait son septième enfant, et préférait me voir circuler nue qu'ainsi vêtue.

« C'est pour la photo, Maman ! » avait argumenté Anna.

Puis elle s'était enfuie à toutes jambes pour clore le chapitre, m'emportant dans ses bras.

1 « La photo de quoi ? Anna !! La photo de quoi ? ! »

La photo des enfants du pays mur, le pays où seul l'imaginaire, jeux de rôles et faire semblant, pouvait pousser les pans de la verticalité étouffante.

Sur la photo, c'est moi, la mascotte ; je sers aussi de ballon pour mes potes, n'en déplaie à la mère d'Anna, qui reverra mes fringues dans un drôle d'état. Ce sont les dures lois de la gravité et de la saleté ! Il faudrait pouvoir s'en évader, mais quand aujourd'hui je revois ce cliché, c'est comme si j'étais scotchée sous les pavés.

Sous les pavés, la plage blanche.

Il manque toujours le ciel.

Cécile Pouyanne

- Tu vois, là, le plus grand, avec une tête asiatique ?

- Celui-là ?

- Celui-là, c'est moi

- La plus petite au centre, avec une sorte de poupée dans les bras et cet air soucieux, c'est Ilona, ma petite sœur

- Celle qui... ?

- Oui, celle qui.

Anton se tut, c'est à peine si sa respiration devint plus sonore, plus pressée.

- Au nom du ciel, regarde, cette rue, ces murs, dis-moi pourquoi les hommes créent pour s'y enfermer des villes pareilles, une rue pareille. Sommes-nous tous fous Lisa ?

- Oui, Anton nous le sommes, tous.

Anton eut l'air presque soulagé.

- Tu vois comme j'ai l'air heureux, boniface, benêt, et elle, la petite, elle se défend déjà, vois ses jambes comme elles sont solides et fines. Petite comme elle est sur la photo elle savait déjà elle, que nous sommes tous fous, elle serre contre elle la relique de la raison et de l'amour humain, vois comme elle la serre contre elle, comme elle fronce son sourcil. Ilona c'était le monde à l'envers. Les petits sortaient plus tôt que nous, elle venait me chercher à la sortie de l'école, je devais la raccompagner chez nous avant d'aller courir le quartier, ma mère me l'avait fait jurer, je me demande qui elle voulait protéger d'Anton ou d'Ilona. Elle me disait : alors quoi aujourd'hui Anton ? Il fallait que je raconte ma journée, elle avait un avis sur tout, une fois c'était, ne te bats pas avec Werner, une autre fois, cet Hugo c'est tout ce qu'il mérite, une bonne taloche, ou bien, j'ai vu Pavel, qu'est-ce qu'il a Pavel ? Comment qu'est-ce

qu'il a Pavel, j'en sais rien moi ce qu'il a Pavel. Le lendemain je cherchais à savoir si Pavel avait des ennuis, tu peux être sûr qu'il en avait. Elle, il lui suffisait d'un coup d'œil à la sortie de l'école. On marchait, elle trottaït à côté de moi, elle chantonait, puis d'un coup s'arrêtait pour poser une question,

Est-ce vrai que Peter a été corrigé par son père ?

- Oui

- Fort ?

- Oui

- Très fort ?

Je ne répondais plus. Elle frissonnait de toute la souffrance humaine. Je ne sais pas combien de fois je l'ai prise dans mes bras pour finir la route, juste pour contenir ce frisson de souffrance dans une camisole d'amour. Nous étions fous d'elle, Père, Mère et moi. Plus nous l'aimions plus nous aiguisions sa capacité de souffrance, plus son intelligence se développait. Pas longtemps après la période où cette photo a été prise elle a refusé d'aller à l'école, de sa façon tranquille et définitive, elle disait qu'elle s'ennuyait, qu'elle savait déjà tout ce qu'on peut apprendre à son âge et c'est vrai que son intelligence devenait un prodige effarant. Je pensai à ce conte, où une jeune fille donne de l'eau à une fée transformée en vieille femme et en échange elle lui fait ce don : à chaque mot des perles et des roses tombent de sa bouche.

De plus en plus elle regardait les murs autour de nous : Anton, il nous faut partir, nous ne sommes pas dans la demeure des hommes, et moi imbécile, où partir l'ona, Père et Mère ont un travail ici et un logement et puis il y a les autres Werner, Pavel et tout le monde.

- Ce n'est rien ça Anton, ce n'est rien, ce qu'il nous faut c'est la demeure des hommes.

- Lisa si je l'avais prise dans mes bras pour la contenir d'amour jusqu'à la demeure des hommes, nous l'aurions encore.

Christiane Cassaigne

Il était venu le photographe ce matin-là. Suspect a priori comme tous les inconnus qui se présentaient dans notre ferme isolée du PAYS-MUR encore trop vert pour se résoudre à capituler.

L'accueil avait été plutôt « frisquet ».

On n'avait pas d'argent à dépenser pas même pour fixer les souvenirs, garder des traces. Fallait assurer le quotidien, parer au plus pressé.

Il insistait le photographe: elle est belle votre petite, elle est grande pour son âge.

Moi je pensais : heureusement que je suis à l'arrière plan, on ne voit pas mes galoches trouées !

- Pourquoi les avoir coincés à cet endroit de la rue ? Disait ma mère. Pourquoi les avoir alignés ? Tous petits et grands, garçons et filles et même le bébé ?

Là sur les pavés ?

- Allez monsieur le photographe, votre photo je ne l'ai pas vue, je préfère l'oublier. Elle fait monter dans ma tête une drôle de cadence, une cadence de bottes sur les pavés mouillés. Ici au PAYS-MUR on préfère se désemmer !

- Allez monsieur le photographe votre Schemmmergasse vous pouvez la garder !

Nicole Comolli

ÉCLATS DE MUR

Je m'appelle Karl Joseph Neumann, j'avais dix ans quand les soldats sont entrés au pays et que mes parents manifestèrent les signes d'extrême nervosité, qui ne trompèrent pas l'enfant inquiet que j'étais déjà avant cette occupation. Je compris aussitôt que nous vivions la fin d'une époque et qu'il me faudrait grandir d'un coup, soutenir mes parents fragilisés et devenir autonome.

Dans cet état d'esprit et bravant le couvre feu, un matin très tôt je pris mon vélo et parcourus les rues désertes à la recherche du moindre signe de vie, espérant me rendre utile en trouvant de la nourriture ou en glanant une information quelconque sur la situation. C'est alors que je fis une rencontre pour le moins imprévisible, croisant Irma, mon ancienne maîtresse d'école, accompagnée de hauts responsables de l'armée d'occupation auprès desquels elle intervenait comme interprète semblait-il.

Dans une première réaction de méfiance je fis spontanément semblant de ne pas la reconnaître, me préparant à affronter la violence des représailles en héros de la résistance.

Elle-même ne me manifestait aucune attention particulière du reste se contentant de traduire les réponses que j'alignais difficilement les unes après les autres face aux questions pressantes de mes enquêteurs perplexes.

À quoi pouvait bien jouer à cette heure matinale, un gamin sur sa bicyclette, dans les rues d'une ville assiégée et terrorisée ? A mesure que je m'enfonçais dans des explications inextricables, cherchant à établir en vain une complicité du regard avec Irma, me remontait à la mémoire ce conte d'Hoffmann qu'elle nous avait lu peu de temps avant cette période trouble.

Sans réfléchir je me projetai dans ce personnage qui part à la recherche du Goldene Topf, symbole de quête absolue de la liberté et dévidai les mots de ce récit fantastique qui sortaient de ma bouche à toute allure.

Irma avait peine à traduire et à suivre le rythme de mes paroles et, à la voir pâlir et se décomposer, je compris qu'elle aussi inventait un récit qui n'avait bien entendu pas grand chose à voir avec celui de notre illustre conteur.

Sa propre imagination arrivait à mon secours et transposait en histoire anodine et plausible l'aventure audacieuse et mythique que j'étais tout à coup persuadé de vivre.

Je ne quittais plus les yeux d'Irma qui brillaient d'une étrange lumière où se lisaient une perplexité mêlée d'angoisse mais également une certaine fierté.

Elle finit par me prendre par la main pour me reconduire sans un mot dans le quartier encerclé que je n'aurais jamais dû quitter.

Ma sortie héroïque est encore dans les mémoires des survivants et ma petite fille me la rappela en me lisant le conte d'Hoffmann qu'elle venait de découvrir à l'école.

Martine Imhoff-Marc